

UNE JOURNÉE DE TRAVAIL DANS LE KOMMANDO DES MARAIS À BIRKENAU

A 5 h 30, le capo du commando venait nous chercher et nous nous acheminions vers la porte du camp au pas cadencé de « gauche, gauche, gauche, un, deux, trois, gauche, gauche, gauche », en mesure.

Pour le commando 22, c'est-à-dire les « marais », la capo était Lysel, une prostituée allemande.

A 6 heures, au chronomètre, nous devions passer la porte du camp, en musique.

Je n'ai jamais rien vu de plus grotesque. Imaginez un régiment de clochardes boitant, traînant leurs chaussures éculées, en loques, défilant au pas, devant les autorités allemandes en grande tenue et au son d'une marche entraînante, jouée par un orchestre de femmes. En général toujours en retard, nous courions comme des dératées dans la boue des chemins, et à dix mètres seulement de la musique, nous rectifions la position et nous passions raides, la tête droite, les bras tendus sur la couture du pantalon.

Postées de chaque côté de la route, un peu avant et après la musique, des femmes de la police du camp inspectaient le défilé, car tout devait être en règle, les cheveux sous le foulard, aucun col relevé, pas de ceinture sur soi et la croix dans le dos bien marquée, sinon, schlague !

A notre passage sous la porte, deux S.S. allemands se détachaient d'un groupe, et, chiens en laisse, l'un nous précédait et l'autre nous suivait.

Cinq kilomètres de marche dans la boue et dans la neige. Petit à petit, nous laissions tomber le « gauche, gauche » et nous nous tenions les bras deux par deux, ou trois, pour essayer de marcher malgré nos mauvaises chaussures. Mais sur les pierres et dans cette boue gluante, nous glissions quand même, nous dérapions et nous tombions, pour nous relever en vitesse, car nous ne devions pour aucun motif déranger l'ordre des rangs, sinon nous recevions une claque ou un coup de bâton.

Après une heure pénible, après avoir escaladé force fossés et talus, nous en avions déjà plein le dos et nous aurions voulu nous asseoir là et ne plus bouger. Mais pas du tout, nous arrivions seulement sur les lieux du travail, en plein marais, et nous ne devions pas espérer une minute de repos jusqu'à l'appel du soir, vers 7 heures.

Rapidement, la capo nous séparait par groupes. Un premier groupe de prisonnières devait charger des tragues (caisses en bois portatives) avec de la boue et de la terre qu'une seconde équipe allait, en portant deux par deux ces tragues très lourds, déposer à deux cents mètres de là pour édifier un talus. Un troisième groupe attendait au talus et aplatissait en tapant avec de gros piliers de bois lourds la terre et la boue déposées là par les autres. D'ailleurs, dès qu'il pleuvait, boue et terre fichaient le camp et il ne restait pas plus trace de talus que de beurre en branches.

Au départ, la Lysel (la capo) vérifiait si les tragues étaient bien remplis pour que nous soyons bien crevées en les portant.

Si, par malheur, c'était insuffisamment lourd, les femmes qui chargeaient les tragues et celles qui les portaient recevaient toutes un grand coup de bâton appliqué en pleine figure ou sur le crâne.

C'était terriblement difficile à porter. Nous glissions à chaque pas dans cette terre glaise des marais polonais.

A deux cents mètres de là, une surveillante allemande, prisonnière prostituée également, attendait, bâton levé, menaçante

Les tragues remplis à décharger. Il fallait marcher les unes derrière les autres sans s'arrêter de la capo à la surveillante, et vite repartir de la surveillante à la capo. Elles trouvaient le moyen, pour toutes sortes de raisons, de vous appliquer à un bout comme à l'autre un coup sur la tête à chaque passage. Ça les amusait beaucoup. Petit à petit, elles avaient pris plaisir à nous frapper et ça leur était devenu indispensable.

Quelle journée ! Douze heures de marche forcée. Ployant sous les charges impossibles à porter, glissant, tombant, frappées.

La capo était ce jour-là particulièrement déchaînée et nous sommes rentrées, après ce premier jour passé au marais, avec des plaies, des bosses, des marques bleues partout.

Berthe, mon amie, reçut un coup tellement fort sur la bouche que, les lèvres en sang, elles les garda enflées pendant trois jours. Et je n'ai pas encore parlé du froid ! Les bâtons qui supportaient les tragues échappaient parfois à nos doigts transis que nous ne sentions plus. Nous faisons, dans une journée, trente kilomètres environ, chargées comme des mulets. A chaque pas, il fallait faire un effort pour pouvoir retirer le pied de quarante centimètres de boue et de neige. C'est long, douze heures !

A midi, nous avons une demi-heure pour manger la soupe, mais il était impossible de s'asseoir, il y avait de la neige et de la boue partout. Une gamelle pour deux. Un litre chacune à peu près, heureusement assez chaude et plus épaisse qu'en quarantaine. Mais souvent, il neigeait et elle refroidissait vite. C'était le seul moment impatientement attendu de toute la journée.

A peine ce repas fini, nous reprenions la file des tragues et nous repartions l'une derrière l'autre, toujours tournant en rond.

Nous étions épuisées, nos jambes ne nous portaient plus, nos mains étaient douloureuses ainsi que le dos et les reins. Mais il fallait marcher, encore marcher, pendant des heures. On n'arrêtait qu'à 4 h 30. Rassemblement. On nous comptait, et en rangs, nous repartions pour le camp. De nouveau six kilomètres à faire, et il fallait se presser pour arriver à l'heure à l'appel. Mais nous n'en pouvions plus. Si nous devions faire cela chaque jour, pensions-nous, personne ne tiendra, c'est au-dessus des forces humaines.

COMMENTAIRES

Nature du document et source

Extrait de *Une française juive est revenue* de Suzanne Birnbaum Hérault Editions p.37 Document écrit en 1945, publié une première fois dès 1946, réédité en 2003. Ce témoignage rédigé en 1945, intervient à un moment où la mémoire de la Shoah va être enfouie pour plusieurs décennies parce qu'inaudible par les contemporains.

Auteur

Suzane Birnbaum a 40 ans en 1944. Elle vit à Paris où elle tient un petit magasin de couture. Des miliciens viennent l'arrêter le 6 janvier 1944 uniquement parce qu'elle est juive. Déportée à Auschwitz- Birkenau, elle y reste jusqu'au mois de novembre 1944. Sans savoir pourquoi, elle quitte alors Birkenau pour Bergen-Belsen, non loin de Hanovre (novembre 1944 – février 1945) ; puis elle fait partie d'un autre transport pour le camp de Raguhn en Saxe (février 1945 – avril 1945). En avril, elle se retrouve à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie, où elle est enfin libérée.

Date et contexte

Arrivée à Auschwitz-Birkenau le 23 janvier 1944, Suzanne Birnbaum a passé ses quatre premières semaines « en quarantaine », les conditions de vie étaient épouvantables mais elle a été dispensée de travailler. Le 20 février elle est transférée au lager B, le camp des travailleuses, au bloc 27.

Analyse

Des rituels ridicules et humiliants

La journée commence, très tôt, par une mascarade qui relève de la brimade particulièrement humiliante. Un défilé de femmes en loques, au pas, dans la boue, accompagné par la musique d'un authentique orchestre, devant des SS en tenues impeccables, qui les passent en revue. Il s'agit de faire ressentir aux prisonnières leur appartenance à la race des sous hommes face à celle des seigneurs qui ont sur elles tous les droits.

Un travail destiné à épuiser les déportées

Longue marche, puis construction d'un talus rapidement détruit par la pluie, les déportées comprennent vite que sa fonction essentielle est de les épuiser, d'autant plus que le matériel rudimentaire qu'on leur procure est lui aussi ridiculement inefficace.

La fatigue, le froid et la faim rendent rapidement les corps squelettiques.

Un encadrement par des sadiques

A l'épuisement, pour le qu'il soit total, s'ajoutent les coups administrés par les Kapos. Des femmes, elles aussi prisonnières, auxquelles les SS offrent quelques avantages, à condition qu'elles s'acharnent, en les frappant, sur les déportées qui faiblissent. Plaies, bosses, bleus partout, ces jeunes femmes qui, quelques mois auparavant vivaient dans un monde où les relations étaient fondées sur des règles de politesse, se trouvent livrées à des brutes sadiques qui les rouent de coups sous le moindre prétexte parce qu'elles sont nées juives.

Comment supporter cette déchéance et surtout cette injustice incompréhensible ?

La constante de l'organisation concentrationnaire est la destruction. Le travail dans les Kommandos extérieurs, comme celui décrit par Suzanne Birnbaum, n'a aucune finalité économique, il n'est qu'un moyen de torture destiné à administrer aux détenus la preuve qu'ils sont corps et âmes à l'entière disposition de leurs bourreaux. L'effondrement physique et moral des prisonnières doit se terminer par leur mort sous l'œil impassible des SS qui organisent périodiquement des sélections et envoient dans les chambres à gaz, les individus hors d'état de travailler.

La survie au camp passe par l'affectation à d'autres tâches, soit par hasard, soit grâce à des réseaux de solidarité qui ne sauvent qu'un petit nombre de prisonnières aux dépens d'autres qui les remplacent.

Pistes de recherche

Comment pouvait-on survivre à Auschwitz-Birkenau ?

Comment était organisée la surveillance dans le camp ?